

du jour pour voir de quel côté ils devaient se diriger, lorsqu'un vieillard, à la figure noble et vénérable, vint leur indiquer leur route. Il leur déclara qu'il était le disciple bien-aimé de Jésus et qu'il était descendu du Ciel pour leur rendre ce service, en considération de leur prince qu'il chérissait à cause de ses vertus. Il leur remit ensuite la bague qu'Edouard lui avait donnée auparavant en croyant faire l'aumône à un pauvre, et les pria de la lui remettre en l'avertissant qu'il viendrait le chercher lui-même, dans six mois, pour l'introduire dans le séjour des bienheureux. Les deux pèlerins s'acquittèrent, à leur retour, de la commission que St. Jean leur avait donnée pour leur bon roi qui fondit en larmes en recevant son anneau.

Depuis ce moment, il ne s'occupa plus que de se bien préparer pour le grand jour de l'éternité, en s'appliquant à enrichir son âme de nouveaux mérites, afin de la remettre à son Créateur, embaumée du parfum de toutes les vertus.

Tel un voyageur, après une longue course, brûlant du désir de revoir ceux qui lui sont chers, oublie ses fatigues et voit arriver trop lentement à sa destination le vaisseau qui le porte ; tel Edouard envisageant la fin de sa vie comme le terme béni de son pèlerinage terrestre, soupirait après cette heure suprême. Les quelques jours qui le séparaient encore de l'éternité, lui paraissaient bien longs ; il aurait désiré hâter, s'il l'avait pu, l'instant où la faux de la mort viendrait briser les liens qui retenaient son âme captive. Semblable au cerf altéré qui court en bondissant aux fontaines d'eau vive, ainsi il lui tardait d'aller se noyer dans l'Océan des plus pures délices.

Avant de mourir il lui plut de déclarer publiquement le vœu sublime qu'il avait fait, de concert avec sa vertueuse épouse, et comme cette dernière ne pouvait contenir ses soupirs et ses sanglots, il lui adressa ces paroles de consolation qui furent son dernier adieu : « Cessez de pleurer, lui dit-il, je ne mourrai point, je vivrai ; car en quittant cette vallée de misères, cette terre de mort, j'ai confiance que mon Dieu me recevra dans la terre des vivants pour m'y faire part du bonheur des Saints » et il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Son âme s'envola sur les ailes des anges dans la cité de gloire tandis que les assistants payaient à son corps inanimé un tribut sincère de regrets et de larmes.

C'était le 5 Janvier 1066. Edouard d'Angleterre était âgé de 64 ans et en avait régné 25. Ses restes vénérés furent déposés dans la nouvelle abbaye de Westminster, monument éclatant de sa piété, une foule de miracles, opérés sur son tombeau, attestèrent hautement sa sainteté. Son corps virginal qui n'avait pas connu la corruption du péché, ne dut pas non plus éprouver celle du tombeau et 36 ans après sa mort, il fut retrouvé dans un parfait état de conservation. Edouard fut canonisé un siècle plus tard par Alexandre III.

Un historien célèbre de fait de lui l'éloge suivant : « Il fut pieux, bon, compatissant, père du pauvre, protecteur du faible, aimant mieux donner que recevoir et trouvant plus de bonheur à pardonner qu'à punir. » Mais nous, nous ajouterons qu'il fut grand, puisqu'il fut saint, qu'il fut

puissant et fort puisqu'il conquit le Ciel : « Violenti rampant illud. »

Il nous resterait maintenant, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, à tirer des conclusions pratiques de ce règne si bien rempli devant Dieu et devant les hommes, si nous ne craignons d'abuser de votre bienveillance ; permettez-nous toutefois de réclamer pour quelques instants encore votre indulgente attention.

Nous avons vu que le règne d'Edouard fut calme et prospère pendant toute sa durée, et l'on peut dire avec assurance qu'à aucune époque l'Angleterre ne fut plus heureuse, jamais aussi peut-être qu'elle ne jouit d'un plus grand ascendant sur les autres États. Elle était redoutée de toutes les nations et aucune puissance étrangère n'osa troubler sa paix intérieure, de sorte que ce quart de siècle tout entier fut pour le pays une ère de prospérité et de bénédiction. Tous les Anglais trouvaient leur félicité à honorer, comme un père, celui qui les chérissait comme ses enfants. D'où vient donc cette union intime, cette conformité de sentiments et cette unanimité de volontés entre le roi et les sujets que l'on eût dit appartenir à une même famille : tant les liens qui les unissaient étaient doux et étroits ? Tout cela vient de l'ordre admirable qui régnait sous l'administration de ce bon roi.

Lorsque, dans les rouages d'une machine exactement construite, la roue principale cède facilement à la force motrice, toutes les autres obéissent à son impulsion, et le mécanisme tout entier est mis en mouvement. Il y a alors régularité dans la marche, et chacune des parties, remplissant sa fin propre, contribue pour sa part à la perfection de l'ensemble : voilà l'ordre mécanique. Mais s'il y a quelque défaut dans le principal moteur, le mouvement, communiqué d'une manière irrégulière, produira nécessairement le désordre.

Il en est des rouages d'un gouvernement comme de ceux d'une machine. Une société bien organisée est une véritable machine où tout s'engrène pour arriver à une même fin. Ce mécanisme est mis par un agent principal qui est le chef de l'État. Mais ici également il faut une force qui agisse sur celui qui doit mettre tout le corps en mouvement ; ce n'est plus une force aveugle, c'est une force intelligente, une force sage et éclairée qu'il faut. Or, cette puissance indispensable ne saurait être que l'influence sacrée de la Religion qui est le principe, le soutien et la vie de toute société bien entendue.

Ainsi, tant que le chef du gouvernement cède aux douces et sages impulsions de la Religion, tant qu'il reçoit d'elle la force et les lumières, tout le corps social reste vigoureux et actif, marchant vers sa fin ; c'est l'ordre social et cet ordre fait le bonheur des peuples comme des individus puisqu'il les conduit à Dieu : « Ordo ducit ad Deum. » Edouard avait compris cette vérité, voilà pourquoi lui et son peuple furent heureux.

Maintenant, si, dans l'attachement à la religion et la soumission vraie et entière à l'autorité ecclésiastique ne trouve — comme l'expérience l'a toujours clairement démontré — la cause efficiente de la paix et de la félicité des nations, il est facile de s'expliquer les discordes intestines qui ron-